

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE  
le MARDI et le VENDREDI.  
Abonnement pour l'année,  
(frais de poste non compris)... £1 0 0

# Mélanges Religieux

Les Lettres, Réclamations, Corres-  
pondances, etc., doivent être adressées  
au Rédacteur-en-Chef, franc de  
port.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14.

MONTREAL, VENDREDI 27 SEPTEMBRE 1850.

No. 2.

## DU PROGRES SOCIAL

Dans ses Rapports avec le Catholicisme.

An moyen-âge, une grande pensée vivifiait l'Europe, le sentiment religieux; une foi vive et ardente échauffait les cœurs, la foi catholique. La foi, voilà le lien qui reliait toutes les intelligences; l'Évangile, voilà le code qui soumettait toutes les volontés; la croix, voilà le symbole autour duquel se ralliaient les peuples. C'est aux sources du spiritualisme chrétien que la société puisait des éléments de force et de vie. C'est dans la sphère élevée du principe catholique que se développaient toutes les manifestations de la vie humaine, tous les modes de l'activité sociale, la législation, la science, la littérature et les arts. Alors il y avait progrès, progrès continu dans la société, parce qu'il y avait unité de sentiments, d'idées et de croyances. Il y avait progrès, parce que les pensées de l'homme, ses desirs, ses actes étaient en harmonie avec la loi que le Christ avait apportée au monde. Il y avait progrès incessant dans la condition morale et matérielle des peuples, parce qu'ils étaient régis par le christianisme, source de tout perfectionnement, principe de toute réforme. La parole féconde, l'enseignement divin qui avait retenti dans le monde l'avait, en quelque sorte transformé et rajourné. La terre avait frémissé à la voix de Jéhovah... dégagée de la ténébreuse atmosphère où elle avait si longtemps languie, l'humanité avait pris son essor vers de purs et lumineux régions, et, dans ce milieu chaud et rayonnant, elle se sentait pleine de séve, d'ardeur et d'enthousiasme. Ce qui domine, en effet, au moyen-âge, ce qui donne à cette époque un caractère si saillant de grandeur et d'originalité, ce qui rend l'étude de cette période historique si intéressante pour le chrétien et pour l'artiste, pour l'homme religieux et pour l'homme d'imagination, c'est cette foi vive et spontanée, forte et généreuse, cette foi féconde en événements qui circulait alors dans les veines du corps social. Ce qui nous émeut profondément, c'est la vigueur, l'énergie et la fermeté héroïque que le christianisme développe dans les hommes de ce temps. Que le chrétien exerce auprès des infidèles la périlleuse mission de l'apostolat, qu'il soit conduit au martyre, qu'enrolé sous l'étendard de la croix, il marche vers la terre sainte pour délivrer le tombeau du Christ, dans toutes les situations de la vie, partout il montre le même mépris du péril, il fait éclater la même foi et le même courage. Sous l'empire de la loi du Christ la nature humaine, longtemps dégradée, avilie par l'erreur, appelait dans toute sa grandeur et sa dignité. Aussi, voyez quelles belles organisations, quelles généreuses natures, quels nobles caractères surgissent tout à coup. Voyez comme le monde se transforme, se purifie, se régénère sous l'heureuse influence d'une doctrine céleste; voyez comme l'humanité s'avance dans la voie du progrès.

Mais voilà que la raison s'insurge contre la foi; l'orgueil de l'homme se révolte; une révolution s'opère; d'audacieux novateurs, se proclament des hommes de réforme et de progrès, ébranlent jusque dans ses fondements l'édifice du catholicisme. La liberté d'examen et d'analyse, substituée par eux aux croyances sacrées des premiers âges du christianisme, devient entre les mains un instrument de désorganisation sociale, un dissolvant actif à l'aide duquel les traditions se perdent, la vérité s'efface. Sous prétexte de ramener la religion chrétienne à sa pureté primitive, le protestantisme lui ôte ses conditions de vitalité et d'avenir, ce qui constitue sa force et sa puissance.

En éteignant le phare protecteur qui avait dirigé les peuples, il les plonge dans une nuit profonde, et les laisse se débattre au milieu de systèmes contradictoires et de rêves incohérents. En renversant toute barrière, en brisant tout frein et toute règle, il laisse l'esprit humain marcher à l'aventure, il donne un libre essor à toutes les saillies de l'imagination, il excite le développement des doctrines les plus dangereuses, des idées les plus fausses. Aussi, le protestantisme ne devait point s'arrêter dans sa marche; il devait aboutir à la destruction de toute croyance, et par suite au relâchement de tout lien social. Aussi, la réforme a-t-elle produit le dix-huitième siècle; Voltaire descend en droite ligne du Luther. Il vint donc un jour où l'esprit de révolte, d'abord timide et circonspect, prit tout à coup un langage plus hardi et ne connut plus de bornes. Or, vous savez quel déluge de maux ces sophismes ont fait pleuvoir sur l'Europe.

Cependant, en dépit de ces frappantes leçons et de ces douloureuses épreuves, il est encore des hommes qui vont répétant que le dix-huitième siècle fut une époque de réforme et de progrès. Echos affaiblis du philosophisme voltairien, ils ne comprennent pas qu'il n'y a aucune chance d'avenir pour ces doctrines impuissantes et décriées. Ils s'en font les apologistes; ils s'en proclament les héritiers directs et les continuateurs. Dans leur aveuglement, ils s'insurgent contre les symptômes de réaction religieuse qui se manifestent autour de nous. Ils s'efforcent de rajourner les sophismes vieillissants de leurs devanciers; ils essaient de raviver les haines injustes que des esprits frivoles ou pervers ont si longtemps fomentées contre le catholicisme. Écoutez-les... La foi religieuse, disent-ils, est incompatible avec le développement de l'intelligence humaine; elle gêne l'essor du progrès; elle renferme la civilisation dans un cercle trop étroit, elle tend à l'immobiliser. Le catholicisme a fait son temps; ce n'est plus qu'une forme démodée, une religion morte et impuissante, à l'heure qu'il est, à s'adapter au mouvement des sociétés modernes. On essaierait vainement de lui rendre son prestige et sa magie. Que la raison individuelle remplace donc définitivement la foi et la révélation. Tout cela était bon, peut-être, pendant que les sociétés étaient encore dans leurs périodes d'enfance ou de jeunesse. Mais aujourd'hui qu'elles ont atteint leur âge mûr et qu'elles sont parvenues à une complète virilité, elles ne peuvent plus rester emprisonnées dans la sphère rétrécie des traditions catholiques. Il faut que l'humanité dépose sa vieille forme, qu'elle brise ses liens, qu'elle marche dans sa liberté. Que l'esprit humain ait donc foi en sa puissance, en sa force, en sa propre spontanéité, et nous nous achèverons vers un progrès indéfini.

Voilà ce que disaient les prétendus apôtres du progrès—Mais voilà que des faits nombreux, accablants, sont venus, et viennent encore chaque jour donner à leurs assertions un formel démenti. Voyez plutôt: des collisions déplorables, des luttes sanglantes et multiples, des révolutions exploitées au profit de quelques ambitions de bas étage, des dynasties qui s'éteignent, des trônes qui s'écroulent au souffle des passions populaires, l'indifférence pour tout ce qui est noble et beau; les vulgaires préoccupations de l'intérêt personnel remplaçant le dévouement et l'enthousiasme; l'individualisme, l'anarchie intellectuelle et

morale s'étendant sur le corps social comme une lèpre hideuse, de fausses lumières, une éducation vicieuse corrompant les masses; et au milieu de ce désordre universel, une vague inquiétude qui tourmente la génération nouvelle, le dégoût de la vie qui la saisit, un désespoir précoce qui la pousse au suicide; et tels sont les progrès que nous avons vu s'accomplir chez nous depuis un demi-siècle... Et tout cela était nécessaire, inévitable; tout cela est la conséquence rationnelle et logique de la scission déplorabile, du divorce complet qui s'est opéré entre l'intelligence humaine et la foi religieuse. Tout cela est la déduction rigoureuse des erreurs d'une époque qui a cru réaliser le progrès, en se plaçant en dehors du catholicisme, en dehors de la révélation, en dehors de Dieu, c'est-à-dire en dehors des conditions de tout perfectionnement. Qu'on y songe en effet: le progrès ainsi conçu n'est, en réalité, que rétrogradation ou décadence.

C. V.

## Cynisme et Humilité.

Si l'enthousiasme, cette noble exaltation de l'âme qui ne devrait se manifester qu'à la vue de choses véritablement grandes, va se perdre au hasard sur tout ce qui n'a que le caractère d'une fausse grandeur; si, malgré cet instinct de discernement que tous les cœurs ont reçu de la nature, il y a de nos jours tant de confusion dans les esprits sur les notions du beau et du bien, c'est moins aux générations contemporaines qu'il faut l'attribuer qu'au système d'éducation suivi dans les écoles universitaires. Étrange contradiction! toutes les idées qui appartiennent à l'ancienne société sont flétries du nom de préjugés et mises comme tels au ban de l'intelligence humaine, tandis que toutes les aberrations de la société antique, précieusement conservées par la tradition de l'enseignement historique, réclament sans cesse du haut des chaires une aveugle admiration.

Ne prenons qu'un exemple: Voici Alexandre-le-Grand qui vient d'être couronné à Babylone, et qui, dans un discours au rapprochement de ces deux hommes dont l'un occupe le sommet, et l'autre l'extrémité de l'échelle sociale; c'est un éclatant hommage rendu à la philosophie, s'écrie-t-on, et les échos éveillés par ce bruit d'acclamations ne se taisent plus.

Le sceptre de la domination universelle incliné devant un tonneau! n'est-ce pas là, en effet, un spectacle inouï! Mais en réalité ce tonneau est le dieu de la dernière expression des doctrines païennes, le Cynisme; et que fit Alexandre, si ce n'est une parade de grandeur; il vint voir, cet ambitieux conquérant qui avait voulu être adoré comme fils de Jupiter, s'il y avait un mortel capable de lui refuser de l'encens, ou de fier d'un tel calme l'astre éblouissant de sa gloire. L'orgueil, cet orgueil mobile de sa conduite, alla se heurter contre un autre orgueil, et au lieu des hommages stupides qu'il cherchait, il ne recueillit que de grossiers dédains. Diogène qui l'avait deviné fit justice de sa présomption en lui criant de se retirer de son soleil; mais ce mot, qui avait pour but de rapetisser le monarque, n'a rien qui grandisse le philosophe; les trous de son manteau qui, suivant un de ses concitoyens, laissaient voir son orgueil, n'ont fait au contraire que s'élargir, et l'on ne comprend pas pourquoi la postérité s'éclaircit plutôt le genou devant l'insolence brutale du roi des Cyniques que devant la misérable vanité du meurtrier de Clytus.

Ouvrez les livres du christianisme; une seule page entre mille vous offrira un de ces contrastes frappants qui résument toutes les différences de la philosophie et de la religion.

« Il y avait un solitaire qui ne sortait jamais de sa petite cellule. L'empereur Théodose l'ayant su, alla pour le voir en se promenant, et défendit à tous ceux de sa suite d'approcher de la cellule. Puis, s'étant avancé tout seul et ayant frappé à la porte, le solitaire le reçut sans savoir que ce fût lui, parce qu'il avait été son diadème afin de n'être point connu. Après avoir fait oraison, ils s'assirent; et l'empereur lui demandant de quelle sorte les saints Pères vivaient en Égypte, il lui répondit: « Ils vivaient tous Dieu pour votre prospérité. » Théodose regarda ensuite de tous côtés dans la cellule, où ne voyant autre chose que du pain sec dans une corbeille, il lui dit: « Mon père, donnez-moi votre bénédiction, et puis nous mangerons un peu. » Aussitôt le solitaire prit de l'eau, dans laquelle il mit du sel, et y trempa des morceaux de pain, dont ils mangèrent ensemble, et puis il lui présenta de l'eau, dont il but. Alors l'empereur lui dit: « Me connaissez-vous? » — « Dieu sait qui vous êtes, répondit le solitaire. » — « Je suis l'empereur, lui repartit-il, qui suis venu par dévotion pour vous voir. » A ces paroles, le solitaire se prosterna devant lui, et Théodose lui dit: « Oh! que vous êtes heureux, vous autres solitaires qui, étant libres et dégagés des occupations du siècle, passez une vie douce et tranquille sans avoir d'autre soin que du salut de vos âmes, et sans penser à autre chose qu'à vous rendre dignes de recevoir dans le ciel une vie et des récompenses éternelles. Moi, au contraire, qui suis né dans la pourpre impériale et qui suis assis sur le trône, je puis dire avec vérité que je ne me suis jamais mis à table sans avoir l'esprit rempli de soins. » L'empereur lui fit ensuite de grandes caresses, et puis s'en alla.

Cette même nuit, ce serviteur de Dieu raisonna ainsi en soi-même: il ne faut pas que je demeure davantage ici, puis qu'après cette visite de l'empereur, plusieurs autres personnes de la cour et des sénateurs, pourraient, à son exemple, me venir voir et me rendre de l'honneur comme à un serviteur de Dieu, ce qui me ferait perdre la vertu d'humilité, par le plaisir que je prendrais à être loué et honoré par les hommes. Ce serviteur de Jésus-Christ, entrant dans ces considérations, s'enfuit cette même nuit, et s'en alla en Égypte, vers les saints Pères du désert.

Telle est l'humilité, vertu divine qui contient plus de philosophie que tous les systèmes philosophes, vertu d'origine chrétienne qui sert de base à toute la science de l'humanité; vertu sociale autant que religieuse, qui fixe chaque chose à sa place et qui peut faire plus de bien aux hommes en les contenant dans la subordination des devoirs que les doctrines renouvelées du paganisme ne leur ont fait de mal en les jetant dans l'indocilité ou la révolte.

L'humilité et le Cynisme, séparés par un abîme, forment dans l'ordre moral comme deux mondes différents; il faut donc se demander enfin dans lequel des deux la vie des sociétés modernes est impossible, et renoncer à préconiser la gloire de celui qui la mettrait en péril.

ACHILLE S.

## Portrait d'un Juge Anglais.

La position sociale d'un juge anglais est remarquable. Par son élévation à la magistrature,

il devient incontinent et presque complètement séparé de toute autre occupation, et se consacre à son seul accomplissement de ses fonctions judiciaires. En société, il est toujours traité avec un respect marqué, mais en même temps avec une réserve très significative, le grand objet de tous étant de le maintenir au-dessus et exempt de tout soupçon de partialité, et de l'entourer de cette dignité et de cette considération qui donneront du poids à une autorité imposante à chaque décision judiciaire qu'il est appelé à prononcer. Il y a, par conséquent, même en dépit d'une vieille intimité et de l'amitié, une certaine contrainte que chacun s'impose dans la société d'un juge. On semble craindre de violer, sans y songer, la règle que la société a très sagement établie,—de paraître solliciter l'expression de son avis sur des affaires portées judiciairement devant lui, ou de diminuer par quelque négligence ou omission involontaires la dignité et le respect qui appartiennent au caractère pour ainsi dire sacré d'un juge anglais. Il n'y a point d'exagération dans ce portrait, et l'on ne saurait trop apprécier les heureux résultats de ce maintien réfléchi et toujours respectueux de chacun, qu'il appartienne aux classes puissantes ou humbles, éclairées ou ignorantes, en la présence d'un des juges du royaume. Jamais, même à voix basse, un doute n'est proféré sur leur honneur ou leur impartialité; accuser de corruption l'un d'eux serait considéré comme une absurdité monstrueuse, et presque comme une preuve de folie de la part de l'auteur de l'accusation. C'est ainsi que la majesté des lois trouve en eux ses plus fidèles représentants. L'idée de force ne s'associe jamais avec la pensée de leur pouvoir et de leur autorité. On sent que leur influence provient tout entière de considérations morales; et le juge, sans escorte armée, parlant au nom de la loi et de la justice, est plus complètement irrésistible que ne saurait l'être un général à la tête d'une armée nombreuse et bien disciplinée. Cette prépondérance frappante du pouvoir moral sur le pouvoir physique, cette puissance calme de l'ordre moral, voilà ce qui rend la condition sociale et politique de l'Angleterre si différente de celle de ces sociétés que nous voyons autour de nous, en France, où la puissance peut être maintenue sans l'aide d'une force militaire, où la force fait le droit, et où l'on ne peut espérer la sécurité ordinaire pour la vie et la propriété que tant qu'une armée se tient en bon ordre prête à faire observer le décret du juge. Tout homme aimant son pays, tout homme qui désire protection et appui aux honnêtes gens, s'efforcera, autant que sa position le lui permet, par son exemple et ses paroles, d'entretenir chez le peuple ces sentiments qui sont ainsi l'Angleterre honorée et distinguée parmi les nations. Celui qui marche dans l'humilité sentira de la vie aura un soin scrupuleux de manifester, en public et en particulier, la déférence qui convient à l'égard de l'office du juge, par son maintien grave et respectueux vis-à-vis de la personne qui en est revêtu. Celui qui a du crédit, de la richesse, de l'influence, du pouvoir, tâchera dans toutes les occasions, en particulier comme en public, par une politesse marquée et presque soumise, de maintenir dans son inviolabilité l'autorité morale de celui qui représente, pour le bien de la société, la grave majesté de la loi. S'il arrivait qu'exercant lui-même quelque autorité, l'homme riche et puissant se trouvât en contact avec le juge, il sera, s'il a la conscience des devoirs que sa position élevée lui impose, non seulement prêt, mais encore zélé

## LE BERGER.

### LE BERGER.

N'ayez pas peur.—Nous n'avons aucune envie de faire un pastiche d'Honoré d'Urfé, et nous ne vous mènerons pas sur les rives du Lignon; nous n'évoquerons pas les ombres pastorales d'Estelle et Némorin. Le chevalier de Florian, quoique plus nouveau, est tout aussi passé de mode que l'auteur d'Estelle.

Aujourd'hui, dans le temps parasitaire où nous vivons; même sans être sorti de Paris, on peut, d'après les tableaux de Brascassat et de la Berge, se faire une idée assez juste des moutons et des bergers. Les moutons ne sont pas poudrés de blanc et ne portent généralement pas de favoris roses au cou; ce sont des animaux fort stupides, recouverts d'une laine sale; imprégnée d'un suint d'une odeur désagréable; leur principale poésie consiste en cotelettes et en gigots. Les bergers sont des drôles peu frisés, hâves, déguenillés, marchant d'un pas nonchalant, un morceau de pain bis à la main, un maigre chien à muscade loup sur les talons. Les bergères sont d'afreuses laideuses qui n'ont pas le moindre jupe gorge-de-pigeon, pas le moindre corsac à échelle, de rubans, et dont le teint n'est pas pétri de roses et de lis.—Il a fallu plus de dix mille ans au genre humain pour apercevoir de cela, et ne plus ajouter foi entière aux des-

sus de la porte, aux éventails et aux paravants.

Donc, puisque voilà nos lecteurs rassurés contre toute tentative d'édifice de notre part, commençons notre récit, il est fort simple, il sera court. Nous espérons qu'on nous saura gré de cette qualité.

Vers le milieu de l'été de 1850, un petit père de quinze ou seize ans, mais si chétif qu'il ne paraissait pas en avoir douze, possédait devant lui, de cet air méditatif et mélancolique particulier aux gens qui passent une partie de leur existence dans la solitude, une ou deux douzaines de moutons qui se seraient à coup sûr dispersés sans active vigilance d'un grand chien noir à oreilles droites, qui raillait au groupe principal les retardataires ou les capricieux par quelque léger coup de dent appliqué à propos.

Les romans n'avaient pas tourné la tête à Petit-Pierre:—c'est ainsi qu'il se nommait, et non Lycidas ou Tircis; il ne savait pas lire. Cependant il était rêveur; il restait de longues journées appuyé le dos contre un arbre, les yeux orant à l'horizon dans une espèce de contemplation extatique. A quoi pensait-il? il l'ignorait lui-même. Chose bien rare chez un paysan, il regardait le lever et le coucher du soleil, les jeux de la lumière dans le feuillage, les différentes nuances des lointains, sans se rendre compte du pourquoi. Même il jugeait comme une faiblesse d'esprit, presque comme une infirmité, cet empire exercé sur lui par les eaux, les bois, le ciel; et il se disait:—Cela n'a pourtant rien de bien curieux;

les arbres ne sont pas rares, ni la terre non plus. Qu'ai-je donc à m'arrêter une heure entière devant un chêne, devant une colline, oubliant le boire et manger, oubliant tout? Sans Fidèle, j'aurais déjà perdu plus d'une bête; et le maître m'aurait cassé. Pourquoi, ne suis-je pas comme les autres, grand, fort, riant toujours, chantant à tue-tête, au lieu de passer ma vie à regarder pousser l'herbe qui broutent mes moutons? Petit-Pierre se plaignait tout bonnement de n'être pas stupide, et avait-il tort?

Sans doute vous avez déjà pensé que Petit-Pierre était amoureux; il le sera peut-être, mais il ne l'est pas. Les amours des champs ne sont pas si précoces, et notre berger ne s'était pas encore aperçu qu'il y eût deux sexes. Il est vrai qu'en certains cantons peu favorisés, l'on pourrait s'y tromper; c'est le même hâle, la même carrure, les mêmes mains rouges, la même voix rauque: la nature n'a créé que la femelle; la civilisation a créé la femme.

Arrivé sur le revers d'une pente couverte d'un gazon fin et luisant, et semée de quelques beaux bouquets d'arbres s'élevaient au terrain par des racines noueuses d'un caractère singulier et pittoresque; il s'arrêta, s'assit sur un quartier de roche, et le menton appuyé sur son bâton, reconstruisait comme ceux des farteurs d'Arcadie, il s'abandonna à la pente habituelle de ses rêves. Le chien, jugeant avec sagacité que les moutons ne s'éloigneraient pas d'un endroit où l'herbe était si drue et si tendre, se coucha aux pieds de son maître, la tête

aillonnée sur ses pattes et les yeux plongés dans son regard avec cette attention passionnée qui fait d'un chien un être presque humain. Les moutons s'étaient groupés çà et là dans un désordre heureux. Un rayon de lumière glissait sur les feuilles et faisait briller dans l'herbe quelques gouttes de rosée, d'innocentes tombées de l'écrin de l'Aurore, et que le soleil n'avait pas encore ramassées. C'était un tableau tout fait, signé: Dieu, un assez bon peintre dont le jury du Louvre refuserait peut-être les toiles.

C'est la réflexion que fit une jeune femme qui entra en ce moment par l'autre extrémité du vallou.

— Quel joli site à dessiner! dit-elle en prenant un album des mains de la femme de chambre qui l'accompagnait.

Elle s'assit sur une pierre moussue, au risque de se verdir sa fraîche robe blanche, dont elle paraissait s'inquiéter fort peu, ouvrit le livre aux feuilles de velin, le posa sur ses genoux et commença à tracer. L'esquisse d'une main hardie et légère. Ses traits fins et purs étaient dorés par l'ombre transparente de ses grands cheveux de paille, comme dans cette délicate ébauche de jeune femme, par Rubens, que l'on voit au Musée; ses cheveux, d'un blond riche, formaient un gros chignon de nattes sur son cou plus blanc que le lait, et moucheé, comme par coquetterie; de trois ou quatre petites taches de rousseur. Elle était d'une beauté charmante et rare.

Petit-Pierre, absorbé par une décapure de feuilles de châtaigner, ne s'était pas d'abord

aperçu de l'arrivée d'un nouvel acteur sur la tranquille scène de la vallée. Fidèle avait bien levé le nez, mais ne voyant là aucun sujet d'inquiétude, il avait repris son attitude indolente mélancolique. L'aspect de cette forme svelte et blanche troubla singulièrement le jeune berger; il sentit une espèce de serrement de cœur inexprimable, et, comme pour se soustraire à cette émotion, il siffla son chien et se mit en devoir de se retirer.

Mais ce n'était pas là le compte de la jeune femme, qui était précisément en train de croquer le petit père et son troupeau, accessoire indispensable du paysage; elle jeta de côté l'album et crayons, et avec deux ou trois bonds de biche poursuivie, elle eût bientôt rattrapé Petit-Pierre, qu'elle ramena d'autorité au quartier de roche sur lequel il était assis à l'avant.

— Toi, lui dit-elle gaiement, tu vas rester là jusqu'à ce que je te prie de t'en aller; le bras un peu plus avancé, la tête plus à gauche.

Et tout en parlant, de sa main frêle et blanche, elle poussait la joue hâlée de Petit-Pierre pour la remettre dans la pose.

— Mais c'est qu'il a de beaux yeux, Lucy, pour des yeux de paysan, dit-elle en riant à sa femme de chambre.

Son modèle remis en attitude, la folle jeune femme reconstruisait sa placée et reprit son dessin, qu'elle eût bientôt achevé.

— Tu peux te lever et partir, si tu veux, maintenant; mais il est bien juste que je te dédommage de l'ennui que je t'ai causé en te